

dano et sa cohorte stalinienne comme les responsables directs de la préparation intellectuelle du meurtre de Léon Trotsky. Il appela les ouvriers mexicains à purger leurs rangs de ces agents et amis perfides et vénaux du Guépéou.

Grandizo Munis, l'un des dirigeants de la section espagnole de la IV^e Internationale, qui combattit en Espagne et y fut emprisonné par le Guépéou, souligna les événements principaux de la vie de Trotsky, particulièrement sa lutte contre la dégénérescence de la Révolution russe incarnée par Staline ; Grandizo termina son discours par les derniers mots de Trotsky traduits en espagnol : « *Estoy seguro de la victoria de la Cuarta Internacional. Adelante !* »

Du 22 août au 27 août, le corps de Trotsky fut gardé dans la chambre funéraire, en attendant une réponse du gouvernement des Etats-Unis à la demande faite de transporter le corps à New-York pour une cérémonie funéraire. Une garde d'honneur, composée d'ouvriers mexicains et de collaborateurs de Trotsky, restait vingt-quatre heures par jour auprès du cercueil. Il y avait un défilé continu de ceux qui voulaient honorer une dernière fois Trotsky. Le 27 août, on évalua à trois cent mille le nombre des personnes qui avaient défilé devant le cercueil. C'étaient pour la plupart des pauvres gens, chargés de labeur ; beaucoup d'entre eux avec des vêtements déchirés et les pieds nus. Ils passaient silencieusement, la tête penchée.

Du monde entier, des télégrammes et des lettres exprimant la douleur la plus profonde furent envoyés à Coyoacan. Toutes les sections de la IV^e Internationale, là où c'était possible, envoyèrent des messages de solidarité, faisant le vœu de continuer la lutte pour les idées de Trotsky.

Le président Lazaro Cardenas et Mme Cardenas rendirent visite à Natalia et exprimèrent leur indignation devant ce crime, ainsi que leur sympathie profonde envers Natalia. Ils l'assurèrent qu'ils « comprennent fort bien où des lettres du genre de celle trouvée dans la poche de l'assassin avaient été fabriquées », et qu'elle n'avait « pas à s'inquiéter à ce sujet ».

Le 26 août, le département d'Etat du gouvernement des Etats-Unis refusa catégoriquement la permission de transporter le corps de Trotsky aux Etats-Unis pour une cérémonie funéraire. La classe capitaliste décadente, entrant dans la dernière étape de l'époque des guerres et des révolutions d'où surgira le socialisme, fait bien de se tenir en état de sainte terreur envers toute chose associée à Léon Trotsky !

**

Ainsi mourut notre camarade, notre ami, notre maître. Il voyait l'avenir comme s'il y vivait déjà et, comme Marx, Engels et Lénine, employa toute sa formidable énergie pour éveiller la classe ouvrière à l'idée de prendre la voie nécessaire vers cette société future. Trotsky n'eut jamais peur de la mort et ne crut jamais en Dieu ou dans une autre vie. « Tout ce qui est fait pour vivre est fait pour périr. » Il souhaitait qu'on se souvienne de lui uniquement en fonction de ses actes et de ses idées révolutionnaires, et ceux-ci seulement de telle sorte qu'ils soient utilisés dans le sens de la lutte libératrice de la classe ouvrière. Il s'était opposé à la momification du corps de Lénine et exprima le désir, à Natalia, que lors de sa mort son corps soit brûlé. Que le feu consume tout ce qui pourrait ! Le 27 août, ce vœu fut réalisé. Ce jour-là, il n'est pas douteux que nombre de ses amis pensèrent à l'une des citations favorites de Trotsky : « *Ni rire, ni pleurer ; mais comprendre.* »

LEV DAVIDOVITCH

par Karl MEYER

Lorsque Engels, le patriarche respecté de la social-démocratie internationale, s'éteignit paisiblement à Londres, chargé d'ans, la fin du siècle approchait, qui séparait les révolutions bourgeoises des révolutions prolétariennes, le jacobinisme du bolchévisme. La transformation du monde, annoncée par Marx, allait devenir la tâche immédiate, et les révolutionnaires allaient avoir à affronter les pires vicissitudes. Et, en fait, les têtes des trois plus grands dirigeants révolutionnaires après Engels subirent les coups de la réaction. L'historien de demain ne manquera pas d'y voir des marques caractéristiques de notre époque. De la même manière ne manquera-t-il pas de voir les origines de ces coups. La tête de Lénine fut transpercée d'une balle par la « socialiste révolutionnaire » Fanny Kaplan. La tête de Rosa Luxembourg fut fracassée par les crosses de fusil de la soldatesque du « social-démocrate » Noske. La tête de Trotsky fut ouverte d'un coup de hache par un des mercenaires du « communiste » Staline.

Notre époque de crises, avec ses tournants brusques et son rythme fiévreux, dévore les hommes et les partis de plus en plus rapidement. Ceux qui, hier encore, représentaient la révolution deviennent les instruments de la plus noire réaction. Cette lutte entre la tête du processus historique et sa croupe lourde et traînante s'exprima sous sa forme la plus dramatique dans le duel entre Trotsky et Staline, précisément parce que cette lutte se déroula sur la base d'un Etat ouvrier déjà établi. Trotsky, porté au sommet du pouvoir par l'explosion révolutionnaire des masses, persécuté et harcelé lorsque les défaites du prolétariat succédèrent les uns aux autres, devint l'incarnation même de la révolution.

Il était servi par un physique étonnant. Ce qui vous frappait à première vue était son front — extraordinairement haut, vertical, et non découvert par la calvitie. Ensuite c'était ses yeux, bleus et profonds, avec un regard puissant et sûr de son pouvoir. Durant son séjour en France, Lev Davidovitch devait très souvent voyager incognito en vue de simplifier le problème de sa protection. Il devait alors raser sa barbe et peigner ses cheveux sur le côté en faisant une raie. Mais lorsque venait le moment de quitter la maison et de se mêler à la foule, je m'inquiétais toujours : « Non, c'est réellement impossible... le premier venu le reconnaîtra, il ne peut changer son regard... » Mais lorsque Lev Davidovitch commençait à parler, c'est sa bouche qui attirait l'attention. Qu'il parlât en russe ou dans une langue étrangère, ses lèvres se contractaient pour énoncer les mots distinctement. Il s'irritait lorsqu'il avait à suivre un discours confus et précipité de la part des autres, et s'efforçait toujours de s'exprimer tout à fait distinctement. Ce n'est que lorsqu'il s'adressait à Natalia Ivanovna en russe qu'occasionnellement sa prononciation devenait plus rapide et moins articulée, descendant